Les rats : une affaire d'hommes

Je n'ai jamais été de ceux qui détestent leur sœur par principe. Mais il faut bien dire qu'avoir une sœur ne présente pas que des avantages ; ceux qui en ont une savent de quoi je parle. Je m'explique : tous les matins je me levais à six heures et je partais avec mon petit chariot branlant chercher de la nourriture pour les animaux de mon père. Pendant ce temps, ma sœur, plantée devant son miroir, se faisait des tresses avec des fils argentés. Elle se mettait du rouge à lèvres, se regardait sous toutes les coutures d'un air satisfait, ajustait ses jolis leggings.

J'en connais qui trouvent ça très bien. Moi, j'ai mon avis sur tous ces chichis. Que des

femmes plus âgées se pomponnent passe encore, mais ma sœur Mandela n'avait que onze ans !

Enfin, à quoi bon s'énerver pour ça ? J'avais bien assez à faire, tous les matins ! Il fallait que je sois de retour vingt minutes avant l'heure de partir à l'école pour livrer à papa les crapauds, rats, mangoustes et autres lézards que j'avais attrapés. Et tu crois qu'il lui serait venu une fois à l'idée de me féliciter ? Pas du tout, au contraire : la plupart du temps, il trouvait que je ne lui rapportais pas assez de bestioles, et j'avais intérêt à faire drôlement attention si je ne voulais pas recevoir une calotte, en prime.

Quand je lui parlais de justice, quand je lui disais que Mandela pourrait me donner un coup de main, de temps en temps, il bougonnait : « Voyons Nelson, mon fils, on ne peut pas confier ce travail-là à une fille ! C'est une affaire d'hommes ! » Et il me tapait sur l'épaule tellement fort que, pour un peu, il m'aurait brisé la clavicule. « Allez ouste ! File à l'école ! »

Généralement j'arrivais à esquiver la deuxième tape sur l'épaule. Ce n'était pas méchant,

mais il avait la main aussi dure qu'il avait le cœur tendre.

Pour que tu comprennes mieux de quoi je parle, il faut que je commence par t'expliquer que Mandela n'est pas une sœur ordinaire ; elle et moi sommes nés le même jour, le 9 mai. Nous sommes jumeaux. Malheureusement, elle est venue au monde une demi-heure avant moi. Elle estime que ça lui donne un avantage sur moi, je crois, et en plus, elle profite du fait d'être une fille, ça, c'est certain.

Le 9 mai ! Tout le monde sait que le 9 mai 1994 est le jour où Nelson Mandela est devenu le premier président noir d'Afrique du Sud. Emporté par son exaltation, mon père a eu l'idée de célébrer ce grand jour en prénommant ma sœur Mandela et moi Nelson. Tout le monde a trouvé cela génial, à l'époque. Personnellement, j'aime bien ce cher vieux Mandela. Mais à l'école, j'avais régulièrement droit à des remarques idiotes. Surtout quand ma sœur et moi arrivions ensemble, ce qui n'était pas facile à éviter.

Mais je n'ai pas à me plaindre.

Il y avait un garçon dans notre classe qui se prénommait Baden-Württemberg, et deux autres, des jumeaux, George et Washington. Tout ça à cause d'une lubie de leurs parents. À tout prendre, il valait encore mieux s'appeler Nelson et Mandela.

En plus, Mandela et moi, nous nous ressemblions. Seulement, presque tout le monde disait d'elle que c'était une vraie beauté alors qu'on ne disait jamais ça de moi.

Sur d'autres plans, Mandela était très différente de moi. Elle se mêlait toujours de tout et se bagarrait à la moindre occasion. Dans notre équipe, c'était une redoutable joueuse de défense, et presque tous les cartons rouges étaient pour elle. À l'école, on aurait dit qu'elle se prenait pour une star de la télé ou un mannequin. Si tu avais vu les autres filles musulmanes, à côté ! Elles étaient pratiquement toutes timides et effacées.

Mandela était très sûre d'elle et ne se laissait pas marcher sur les pieds. Moi, à côté d'elle,

j'avais l'air d'être tombé de la dernière pluie, comme on dit. J'ai toujours été un garçon calme et réfléchi qui laisse venir les choses. Tandis que Mandela, elle, agissait souvent sur un coup de tête et se rebiffait carrément contre mes parents quand quelque chose ne lui plaisait pas. Le pire, c'est qu'à la maison, elle racontait dans les moindres détails tout ce qui lui était arrivé, tout ce qu'elle avait fait. Et quand mes parents la grondaient, elle s'étonnait.

Moi, pour des raisons bien compréhensibles, je préférais la boucler. Les parents n'ont pas besoin de tout savoir !

Mandela s'intéressait peu à ce que je faisais. Sauf sur le terrain de foot où nous nous faisions des passes comme des somnambules.

Il était bien rare qu'elle jette un coup d'œil dans mon chariot. Pourtant, ce que je ramassais dans le delta de la rivière Ruvu et près des rizières valait vraiment la peine d'être vu. Mais pour Mandela, il n'y avait pas de quoi s'extasier sur un rat de cinquante centimètres de long.

J'avais donc quelques raisons de me plaindre